

Une « irréversible présence »

LE FEUILLETON
CLARO



ON DIT SOUVENT DU TRADUCTEUR qu'il est un travailleur de l'ombre, mais, si ombre il y a, c'est également parce qu'il doit traiter le texte à tra-

duire comme un soleil, c'est-à-dire une masse d'énergie dont il convient d'entretenir le rayonnement, la luminosité, la chaleur, les mouvements. Par conséquent, l'ombre dans laquelle évolue le traducteur n'est pas uniquement synonyme d'anonymat : c'est un état pour ainsi dire thermique, indispensable à la transformation d'une certaine quantité d'émission solaire.

Mais trêve de considération calorifique. Qu'il ait ou non l'impression de travailler dans l'ombre, le traducteur est parfois sujet aux éblouissements et aux vertiges, et ce d'autant plus qu'il arrive que son soleil, comme tous les soleils, disparaisse. C'est le cas de Valérie Zenatti avec l'écrivain israélien Aharon Appelfeld, décédé le 4 janvier 2018, et c'est à cette éclipse qu'elle a consacré son dernier livre, *Dans le faisceau des vivants*, dont le titre à lui seul nous rappelle, si besoin est, qu'entre l'auteur et son traducteur, il s'agit d'une forme d'émission, au sens physique du terme. Or que fait Valérie Zenatti sinon redonner tout son sens, ici, à quelque chose qu'il nous faut bien appeler *entretien*.

Entretien ? Oui, tout d'abord au sens d'entretien d'une flamme, de la flamme d'un souvenir, et donc aussi d'un corps, d'une voix, de certains gestes. Début janvier 2018, apprenant qu'Appelfeld a été hospitalisé, Zenatti décide de s'envoler pour Tel-Aviv, et c'est dans le taxi qui la conduit à Orly qu'elle apprend la mort de l'écrivain qu'elle traduisait depuis presque dix ans.

Quelque chose s'est éteint, et *Dans le faisceau des vivants* va tenter de ranimer la lumière de celui qui vécut « trente et un mille trois cent soixante-neuf jours, j'ai eu besoin de les compter, à la manière des enfants qui recourent aux chiffres pour appréhender ce qui leur échappe, parce que je sais que chaque jour a compté, chaque jour a été une vie, un émerveillement devant la lumière renouvelée, une lutte contre la bile noire, un tâtonnement, un oubli qu'il essayait de vaincre, un pas sur le chemin qu'il traçait et qui partait chaque jour de sa maison natale ou le menait vers elle ». Appelfeld, son regard, ses silences, ses intonations : des reliefs désormais en creux qui nécessitent un regain d'éclairage.



ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAVY

Entretien aussi, mais cette fois-ci au sens de conversation. Le livre de Valérie Zenatti est de l'ordre du don, du partage. Au fil des pages, elle nous restitue les propos de l'auteur, ceux qu'il lui adressait aussi bien que ceux tenus lors d'interviews télévisés, nous rendant disponible un matériau sonore aussi précieux qu'émouvant.

Ainsi, elle rapporte ces mots, prononcés lors d'une émission éducative, au cours de laquelle l'auteur de *Floraïson sauvage* évoque la neige : « (...) Je la sens, elle a une odeur, elle a une couleur. Je suis né dans la neige, j'ai poussé dans la neige, un être transporté avec lui cet héritage, il

ne peut pas s'en faire, c'est pourquoi j'ai commencé en disant que le fond et la forme nous étaient comme imposés à nous, les artistes, nous ne pouvons nous en libérer. »

Entendons également un autre sens à *entretien* : entendons l'expression « s'entretenir », au sens de « garder la forme », et entendons « garder la forme » au sens fort, comme étant précisément le travail du traducteur. Il y a là une hygiène, si l'on veut, qui exige un lien fort avec l'auteur traduit. Il faut dire que Zenatti ne traduit pas seulement Appelfeld : elle l'épouse, à sa façon, comme on parle d'épouser une courbe, un contour. Elle a fait siens les nombreux fils secrets qui tissent son œuvre, et son livre est aussi un voyage au bout

Le livre que Valérie Zenatti consacre à l'écrivain Aharon Appelfeld est de l'ordre du don, du partage

de la nuit, puisqu'elle finira par se rendre au point alpha, à Czernowitz, en Ukraine, où est né celui qui, enfant, s'appelait Erwin.

Là, elle expérimentera un puissant sentiment d'égarement, comme aux abords d'un trou noir, et c'est au terme d'une errance fascinante qu'elle pourra dire : « Je sais bien que tu n'es plus là, Aharon, je sais que tu es là aussi, dans cette présence irréversible de celui qui est né, a vécu et a laissé plus d'une trace. »

On pourrait, enfin, détacher en deux ce mot d'*entretien*, et parler d'une position d'exception, qui serait *s'entretenir* : se tenir entre, donc. Entre l'auteur et le texte, entre le texte original et le texte traduit, entre deux langues, entre un livre et ses lecteurs, et peut-être aussi, pour Zenatti, entre soi et soi. Car *Dans le faisceau des vivants* est peut-être avant tout, outre son immense générosité, un livre sur cette faille imperceptible que d'autres – ici, Appelfeld – nous révèlent, et par laquelle nous les laissons nous pénétrer, nous irriguer, afin non pas d'être à jamais guéri de cette blessure, mais pour mieux en apprécier les palpitements.

Traduire nécessite d'éprouver une saveur autre : « Il m'a fallu du temps pour comprendre tout ce qui passait à travers la bouche (...), le français était une brioche dorée, l'arabe un mélange de pain bis et d'olive, et plus tard, l'hébreu a eu la consistance d'un fruit vert et acide qu'il fallait mâcher longtemps. » Kaddish et festin sont ici liés, pour notre plus grande émotion. ■

DANS LE FAISCEAU DES VIVANTS, de Valérie Zenatti, L'Olivier, 160 p., 16,50 €.

Vivre parmi les cons, mode d'emploi

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



NON, CE N'EST PAS UNE BOUFFONNERIE. Ou plutôt, comme toute plaisanterie vraiment bonne,

celle-ci se révèle vite sérieuse, en son fond. Maxime Rovere est connu, jusqu'à présent, comme spécialiste de Spinoza. Il a notamment édité la *Correspondance* (GF, 2010) du philosophe d'Amsterdam, lui a consacré plusieurs travaux, et l'a mis en scène, en 2017, dans un volumineux roman, *Le Clan Spinoza*, aujourd'hui réédité en poche (Libres Champs, 560 p., 10 €). Sa familiarité avec des ouvrages mis à l'index n'empêche pas ce chercheur d'enseigner actuellement à l'Université pontificale catholique de Rio de Janeiro. Toutefois, ces singularités ne conduisent pas nécessairement

QUE FAIRE DES CONS ? POUR NE PAS EN RESTER UN SOI-MÊME, de Maxime Rovere, Flammarion, 204 p., 12 €.

à se préoccuper des cons et de leur omniprésence. Pourtant, dans cette enquête ironico-philosophique sur ce que sont « les cons » – aussi difficiles à définir qu'à éviter –, une influence indirecte de l'*Ethique* est sensible. Si la présence de la démarche spinoziste est nette, c'est qu'il ne s'agit pas de blâmer ou de louer, mais de comprendre pour agir. Comment trouver des moyens efficaces de « faire avec » les innombrables

énergumènes qui nous horripilent, puisqu'il n'est pas question de les exterminer ? Tel est le point de départ de ce manuel de survie : on peut concevoir un monde idéal où la stupidité n'existerait plus, mais le monde réel demeure à jamais saturé de cons – et de connes. Surgissant n'importe où – rue, transports, travail, famille... –, faisant et disant n'importe quoi, sans même en prendre conscience.

Sans coup férir, leur présence gâche tout – humeur, projets, instants. Ces ordures qui vous pourrissent la vie, vous les détestez, mais ne savez qu'en faire... d'autant que cette engeance a pour propriété d'entrer en collision avec les trajectoires destinées à la fuir.

Complicité

Heureusement, docteur Rovere est là. Médecin à « Spinoza sans frontières » – association imaginaire mais efficace –, il prend les choses en main – avec tact, subtilité, détermination. Inutile de détester les cons, dit-il, cela ne fait qu'accroître leur obstination. Pas besoin de les sermonner, de leur faire la morale, de tenter de les soumettre aux normes de la raison et du droit, aux règles du vrai. D'abord, ils n'en ont rien à faire. Ensuite, ces discours n'expriment que votre propre détresse, et sont donc tout à fait vains. La bonne méthode : les faire parler, les écouter, entrer dans le jeu de leur plainte.

Peu à peu, vous en apprendrez de belles, notamment sur les lois, l'Etat et le pouvoir. Et aussi sur vous-même. Maxime Rovere soutient en effet que, pour dissiper les crispations provoquées par les cons, il faut saisir qu'ils n'existent pas par eux-mêmes, ne perdurent pas comme des substances figées. Ils naissent et survivent, avant tout, par interaction. Une « éthique interactionnelle » serait donc la clé du problème, car elle permet de saisir que c'est aussi avec votre complicité que les pires de vos semblables existent. Et réciproquement : vous êtes, finalement, le premier des cons. Ce qui complique fortement la situation, mais peut aussi permettre de la transformer.

L'exercice est pertinent, parfois subtil à l'excès, à force de vouloir passer, sans cesse, du quotidien trivial à l'acuité des concepts et retour. Comment dit-on, familièrement, en deux fois trois lettres, « c'est stimulant, astucieux, amusant, mais je n'en dirai pas plus » ? Ah oui, ça se dit : « Pas con !... » ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEU
philosophe

Calvaire nuptial



ROCAMBOLESQUE, C'EST LE MOT... Espoir trahi, mariage-prison, mari insipide et brutal, amant mort de froid, enfant noyé par une

sœur rejetée qui finit par se faire la malle au bras d'un futur corsaire... Décidément, rien n'aura été épargné à madame Julie d'Aiglemont, alias « la femme de trente ans » !

Balzac, qui entendait « faire concurrence à l'état civil », pourrait bien faire concurrence à... Netflix, tant le suspense et les coups de théâtre fusent de toutes parts dans ce texte paru en 1842. Mais au-delà de ce patchwork narratif, outre la beauté du style, c'est peut-être les fines analyses psychologiques qui ont le moins pris de rides. Ce qui tient en haleine le lecteur est sans doute la dissection méticuleuse de la passion, des liens sociaux, qu'opère le maître mettant entre autres au grand jour l'étrange mécanique qui nous porte à aimer. Le récit éclaté façon puzzle, magnifiquement lu par Ariane Ascaride, nous confronte au poids de la souffrance et peut-être aux micro-choix qui restent aux individus : s'enfermer dans le mal-être ou s'y soustraire par des actes, des décisions, de la générosité, une audace. Balzac campe le portrait d'une femme déçue par l'amour, la société, tout. Qu'est-ce qui nous sauve du malheur social, de la trahison ?

Cristallisation

La jeune Julie d'Aiglemont, pour sa perte, s'est éprise d'un fier colonel de l'armée napoléonienne. Mariée, elle s'aperçoit vite de la méprise. Le type est bas de plafond, brutal. C'est un lourdaud fini. Que peut-on contre un coup de foudre ? Comment s'arracher à la fascination qui désoriente tant de destins ? Où trouver la force de ne pas dégringoler à l'heure des choix décisifs ? Le père de la malheureuse devine le désastre. Le diagnostic, implacable, lui saute aux yeux : « Les jeunes filles se créent souvent de nobles, de ravissantes images, des figures tout idéales, et se forgent des idées chimériques sur les hommes, sur les sentiments, sur le monde ; puis elles attribuent innocemment à un caractère les perfections qu'elles ont rêvées, et s'y confient ; elles aiment dans l'homme de leur choix cette créature imaginaire. » Bref, dans un style un brin plus contemporain et plus direct, le géniteur aurait pu dire : « Tu ne l'aimes pas ce gars, ma fille, tu cristallises à donf... »

En effet, Balzac a en tête les thèses stendhaliennes. Il connaît *De l'amour* (1822) et la fameuse cristallisation. L'imagination, cette folle du logis, incline irrésistiblement l'amant à idéaliser, à sacraliser l'être cher. Dans ce processus, tout est bon pour mettre la bien-aimée ou le bien-aimé sur un piédestal. Stendhal parle de ce rameau d'arbre qui, resté des mois dans les mines de sel de Salzbourg, finit par ressembler à de magnifiques cristaux. Comment aimer loin des projections, pour de vrai, et cesser de s'embourber dans des sempiternels psychodrames ? La machine infernale semble enrayée, le jeu de miroir et de fascination se trouve comme tenaillé à cette âme essorée par l'épreuve. Elle n'avait pas vu la médiocrité de son mari, elle la plaquera sur sa fille, n'y trouvant que le rappel, le reflet de la mesquinerie de l'homme qu'elle a épousé.

Quel pirate, corsaire de l'âme et du cœur, nous faut-il rencontrer pour nous arracher au destin tout tracé, aux brumes des projections, et oser aimer librement ? ■

LA FEMME DE TRENTÉ ANS, de Honoré de Balzac, lu par Ariane Ascaride, Editions des femmes, 8115, 24 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.